

L'adieu

par Jean-Marc Huguenin

Je suis un condamné à mort. En sursis. Mon écorce a été bouffée par les bostryches. Je ne suis plus qu'un épicéa desséché aux aiguilles roussies. Je vis mon dernier été.

Goutte par goutte, les bourgeons vert tendre ne sont pas réapparus à l'extrémité de mes branches après la fonte des neiges. J'aurais bien voulu ressentir encore une fois leur texture de caoutchouc.

L'autre jour, j'entendais encore le paysan dire : « Ils aiment la viande, ils aiment le rouge, ils aiment leur femme, ce sont de bons gars, que demander de plus ». Enfant, il venait récolter la poix qui s'écoulait de mes veines. Adolescent, il avait creusé un cœur dans mon écorce avec la lame de son couteau. Adulte, il caressait l'excroissance de mon tronc. J'avais l'impression qu'il ressentait ma douleur.

À mes racines, le mur en pierres sèches n'est plus qu'un éboulis masqué par la mousse. Au-delà, le champ a été frotté à la herse. Il ressemble à un morceau de feutre de laine grattée. On m'a dit que ses couleurs rappelaient celles des dunes.

L'autre jour, j'entendais encore la paysanne dire : « On vend la ferme, on s'achète une Jaguar et on part sur les routes ». C'était son prénom qui avait été gravé dans le cœur.

Le soleil appuie sur le joug des bêtes de somme. L'abreuvoir est à sec. Il faudrait rajouter des auges. Ce soir, le paysan s'énervera pour ouvrir le clédard aux soudures boursoufflées. La chaleur aura dilaté le métal. Dans la cuisine, le miel fond sûrement dans le pot.

Plus loin, la prairie sèche est aussi âpre que le lichen incrusté dans la roche calcaire. Le paysan dira qu'elle a été bien rongée par les Simmental. L'herbe est presque rouge. Une étincelle et elle s'enflammerait.

Je n'ai pas peur de m'en aller. Tant sont partis avant moi. J'ai vu leurs dépouilles se consumer ; la paysanne cuire les saucisses dans leurs cendres.

Avant de partir, j'aimerais laisser une trace dans ces pâturages boisés. Que les coups de hache fassent perler quelques larmes de résine qui se fossiliseraient en ambre.

Peut-être le paysan débitera-t-il mon tronc en larges planches à la tronçonneuse. Je sais que je pourrais encore servir. À rafistoler la grange. À couvrir le sol en terre battue. À tenir chaud. Pourquoi pas à fabriquer un cercueil et une petite croix tombale. Je serais rassuré de veiller sur lui, par-delà les âges.

Je suis un condamné à mort. En sursis. Demain ou après-demain, je serai décapité à l'envers.